

S'engager en pédagogie sociale

Théories et pratiques
émancipatrices

Angelyne Bobin
Gurvan Bricaud
Ewelina Cazottes
Adelie Chatellard
Mathieu Depoil
Marie Dryll
Pierre Dugué
Marie Nowicki
Ludwig Maquet
Adeline Menargues
Hélène Planckaert
Christophe Pruvot
Victoria Zorraquin
Charly Zumelzu

Préface de Guillaume Sabin
Postface de Jeanne Guien

**LA RAGE
DU SOCIAL**
Éditions

Couverture / Mise en page

Jérôme Derieux / jeromederieux.fr

Réalisé avec les logiciels libres Gimp et Scribus

Administration

Mathieu Depoil

Eloïse Grillot

Crédit photo couverture

La Maison-phare

Impression Dicolor - Saint-Apollinaire

ISBN : 978-2-9594227-2-0

Dépôt légal : mars 2026

La Rage du Social est une maison d'édition indépendante et un institut de pédagogie sociale. Elle publie et met en lumière des travaux et créations qui explorent les champs du social, de l'éducation, de la culture, de l'art et de la pédagogie. Par ses activités d'édition, de recherche et de formation, elle soutient les démarches issues de l'éducation populaire, des pédagogies sociales, radicales et critiques.

La rage du Social

laragedusocial.org

contact@laragedusocial.org

Dans la même collection :

Depoil, M. (dir.), N'aïm, S. (photographies), (2025).

En dehors des murs. Regards croisés en pédagogie sociale.

Depoil, M., Ott, L., Pruvot, C. (2023).

Pédagogie sociale : les raisons d'agir. Pour un travail social du commun.

Sommaire

Préface de Guillaume Sabin p. 9

Introduction : la pédagogie sociale comme théorie-pratique de l'émancipation p. 15

Partie 1 – Pédagogie sociale : entre invariants et variants, une dialectique pédagogique en tension. p. 23

– Invariant n°1

Libre adhésion - Libre circulation - Libre initiative

– Invariant n°2

Rester. Tenir. Revenir. La stabilité en pédagogie sociale, des repères dans un monde mouvant.

– Invariant n°3

Le non-cloisonnement des publics

– Invariant n°4

La non-spécificité des activités

– Invariant n°5

Construire des tiers-espaces

– Invariant n°6

L'organisation, le relief et les responsabilités partagés

– Invariant n°7

L'autonomie : penser l'émancipation au-delà des institutions

– Invariant n°8

L'inconditionnalité en pédagogie sociale : pour une éthique de la relation sans condition

– Invariant n°9

Les enfants comme alliés

– Invariant n°10

Le consentement : une éthique du lien et de l'émancipation

– Invariant n°11

Le don, la gratuité et l'hospitalité

– Invariant n°12

La confiance et la reconnaissance

– Invariant n°13

La sécurité et le réconfort

– Invariant n°14

La disponibilité à ce qui arrive

– Invariant n° 15

Le constat de manques

– Invariant n°16

L'activité et le travail

– Invariant n°17

Le conflit et le désaccord comme matière vivante
de la pédagogie sociale

– Invariant n°18

La communauté et le collectif

– Invariant n°19

Les dimensions affectives et les proximités

– Invariant n°20

Créer les relations de la rencontre, relier

– Invariant n°21

La prise de risque et la pédagogie de l'aventure

– Invariant n°22

Le zeste de piraterie

**Partie 2 – La pédagogie sociale et le milieu rural :
entre assignation et mobilité p. 79**

**Partie 3 – Éduquer c'est écrire le monde : parole,
langage et engagement en pédagogie sociale p. 91**

– Discussion n°1

Formation initiale en travail social et pédagogie sociale :
se former à l'alliance et à la coopération sociale

– Discussion n°2

L'écologie populaire en pédagogie sociale

– Discussion n°3

Le phénomène des enfants en situation de rue
et la pédagogie sociale

– Discussion n°4

La recherche-action en pédagogie sociale

– Discussion n°5

Pédagogie sociale, culture et art...

« La poésie n'est pas un luxe ! »

– Discussion n°6

Pédagogie sociale et autorité :
construire un autre rapport au monde

– Discussion n°7

La pédagogie sociale :
l'exploration comme outil de transformation sociale

– Discussion n°8

La démocratie et la pédagogie sociale
ou comment inventer, pratiquer et réfléchir la démocratie

– Discussion n°9

Pédagogie sociale et coopération :
construire les conditions d'une réelle participation

**Partie 4 – En pédagogie sociale, assumer la complexité
des phénomènes p. 172**

**En guise de conclusion : un appel pour une joie
indocile, partagée et politique p. 179**

Postface de Jeanne Guien p. 185

Notes aux lecteurs et lectrices

Sur l'écriture inclusive

Nous avons voulu que cet ouvrage parle au plus grand nombre, et qu'il le fasse dans une langue qui nous ressemble : une langue vivante, inclusive, et attentive à celles et ceux qu'elle nomme.

Autant que possible, nous avons donc choisi d'employer l'écriture inclusive, convaincu-es qu'elle participe à une manière plus juste et plus ouverte de dire le monde.

Mais écrire à plusieurs, c'est aussi écrire avec nos différences : nos habitudes, nos sensibilités, nos parcours, nos rapports à la langue. Certain-es d'entre nous ont spontanément adopté l'écriture inclusive, d'autres ont préféré conserver les formes académiques. Ces choix cohabitent ici, sans hiérarchie ni rigidité, comme un reflet de la pluralité qui compose notre collectif.

Plutôt que de chercher l'uniformité, nous avons voulu assumer cette diversité — celle d'une écriture en mouvement, qui cherche, qui tâtonne, qui se transforme.

C'est dans cet esprit que ce livre a été écrit : avec le désir d'inclure, sans imposer ; de nommer, sans exclure.

Sur les sources et références

Dans un souci de clarté et de fluidité, nous avons réuni toutes les sources, références et ressources numériques à la fin de l'ouvrage, sous la forme d'une bibliographie et d'une sitographie unique.

Préface

Qui invite à se soucier d'autrui ?

Guillaume Sabin

Ethnologue et magasinier-valoriste dans une recyclerie du bâtiment

Ne s'occuper que de soi-même et de ses intérêts privés, voilà à quoi ressemble l'horizon de nos sociétés libérales. Privatiser ne signifie pas seulement transformer des choses publiques en entreprises privées, clôturer des terres communes pour le compte d'un seul propriétaire ou préférer une bassine de rétention d'eau pour quelques-uns à une nappe phréatique inaliénable. Privatiser cela signifie aussi encourager le délitement des services publics et laisser croire ensuite que l'école privée, la clinique, la salle de sport, l'entreprise de séjours de vacances remplaceront avantageusement les activités qui se déploient sans but lucratif. Privatiser c'est répandre une mentalité de comptable qui pousse à devenir propriétaire, à investir dans des appartements qui produiront une rente, à souscrire une assurance vie. Privatiser finalement c'est instiller l'idée que nous vivons en état de guerre permanente et qu'il faut assurer ses arrières. Conflits de basse intensité mais qu'il faut mener chaque jour et tout au long de la vie : cela commence avec la sélection scolaire, la course au premier boulot, la compétition pour trouver un logement... et se poursuit avec la vigilance constante pour conserver et faire fructifier ses biens chèrement acquis. Privatiser signifie éduquer d'une certaine manière, coacher pour la Grande Compétition. Et tant pis si tout cela nécessite inévitablement quelques entorses éthiques : dans la bataille il ne peut y avoir que des gagnants.

Dans ce contexte où les choses et les esprits s'enferment – claustres séparant les jardins et les manières de penser –, le champ de vision se réduit à son intérêt propre, à la manière du sprinter dans son couloir : pas le temps pour regarder sur le côté, encore moins pour s'arrêter.

S'occuper d'autres choses que de ses propres intérêts est devenu étrange, incongru, anachronique. Au cœur du capitalisme, on s'étonne de voir un film sur l'importance d'accompagner des enfants de quartiers populaires en colonie de vacances, on s'étonne de voir des voisin·es, des enseignant·es, des travailleurs sociaux s'organiser pour protéger des rafles et des expulsions.

Qui invite à se soucier d'autrui ? Où apprend-t-on à élargir son regard, à s'intéresser aux autres, à prendre le temps de regarder le monde tel qu'il est et à s'en préoccuper ?

* *
*

Il y a une chose qui ne cesse de me surprendre chez les praticiennes et praticiens de la pédagogie sociale, c'est leur manière d'être là, de demeurer présent·es malgré tout. Durant la pandémie de Covid beaucoup d'institutions du travail social ont fermé leur porte et ont peiné à les rouvrir, au moment même où les personnes qui les fréquentaient habituellement en avaient le plus besoin. Discrètement, ici où là, des pédagogues de rue, des personnes engagées dans des expériences de pédagogie sociale organisaient avec d'autres des distributions alimentaires, mettaient dans la boucle de cette entraide des jeunes qui découvraient et éprouvaient concrètement toute les dimensions de l'expression « prendre soin » : prendre soin des personnes fragiles, âgées, isolées, prendre soin par là-même de son quartier, de ce qui relie ses habitant·es, constater les blessures qui sont infligées au monde et à celles et ceux que le capitalisme exploite, fragilise, invisibilise, silencie... et découvrir par là même l'importance de la solidarité en temps de crise et la joie de se tenir les un·es les autres.

Ces dernières années dans plusieurs quartiers populaires où interviennent des praticiennes et praticiens de la pédagogie sociale ont eu lieu des fusillades liées aux trafics de stupéfiants. Sous

les arcades d'un centre commercial sont dessinées au sol les silhouettes des jeunes assassinés, quelques fleurs saluent leur mémoire. Suite à ces fusillades, certaines institutions ont fermé leurs portes provisoirement, mais sur l'espace public on continue de voir s'installer ces pédagogues qui n'ont que la rue comme espace d'apprentissage et qui invitent à regarder autour de soi et à se tenir là, ensemble.

Dans ces deux moments, Covid et fusillades, il y a le choc des portes fermées quand l'urgence imposerait une présence renforcée. Il y a le délitement des pouvoirs publics quand, naïvement, on s'attendrait à un soutien indispensable. Dans ces deux moments, il y a l'étonnement de constater la présence des praticiennes et praticiens de la pédagogie sociale. Dans les pages qui suivent on trouvera un « invariant » de la pédagogie sociale : Res-ter - Tenir - Revenir. Cette présence continue et quotidienne, si elle n'a rien d'héroïque (il s'agit d'être là au ras du monde et au plus proche des gens) nous introduit cependant au propos du livre : s'engager en pédagogie sociale.

Quand tout, autour de nous, nous invite à ne se soucier que de nous-mêmes, comment en effet ne pas parler d'une forme d'engagement à marcher à contre-courant ? Comment s'articulent engagement et émancipation ? Car la pédagogie sociale n'est pas une boussole qui donne une direction unique pour s'orienter par gros temps, elle invite à scruter l'environnement, à traverser les lignes de démarcation, à relier malgré les différences. L'engagement en pédagogie sociale ne passe pas par des slogans mais par des questionnements. Dans le livre les interviews de la troisième partie « discutons ce texte avec... » permettent de dépasser les textes « à principes » qui, par nature, ne peuvent pas rendre compte des difficultés, petites et grandes, du travail de pédagogie de rue et de la souplesse et de l'adaptation qu'il requiert nécessairement.

Ce livre témoigne d'une volonté de ne pas limiter la pédagogie sociale à une simple pratique mais d'en faire une praxis, une pratique réflexive où les protagonistes de terrain sont aussi les penseuses et les penseurs d'une pédagogie qui cherche à émanciper

et à transformer le quotidien des personnes qui la côtoient. S'engager en pédagogie sociale vient s'intégrer dans la longue liste des supports réflexifs nés des pratiques de terrain : livres et livrets, fanzines, sites Internet, formations et auto-formations, comptes-rendus de rencontres inter-collectifs, etc. Il souligne la vitalité de la pédagogie sociale aujourd'hui, la mise en réseau de nombreux collectifs qui la pratiquent et l'inventent, en France et ailleurs, et l'envie de la partager.

Ces traces écrites sont le résultat d'échanges concrets et répétés, elles rendent visibles un réseau de pédagogues qui se rencontrent, échangent, partagent. Ne pas se laisser enfermer, se renforcer les un-es les autres est une manière de faire de la pédagogie sociale et une condition pour continuer à exister et à se déployer. Cela permet le renforcement de celles et ceux qui pratiquent la pédagogie sociale, le renforcement des collectifs qui la font vivre, souvent dans des conditions contraires et précaires.

* *
*

La pédagogie sociale, parce qu'elle est une pratique de rue et de l'espace public, invite à une ouverture radicale dans un contexte de polarisation politique, d'apartheid social et de repli sur soi – autant de réalités inhérentes à une société qui se privatise de toute part. Agir sur l'espace public c'est tout à la fois voir l'insupportable – une manière de se définir comme rebelle – et affûter sans cesse les outils qui œuvrent à une pratique de la tolérance qui subvertit l'existant. Subvertir, bien souvent, passe par la possibilité de questionner le monde, de se demander en toute occasion : pourquoi ? Pourquoi les inégalités sociales ? Pourquoi le monde privatisé ? Pourquoi l'importance de se tenir les un-es les autres ?

Il n'est pas surprenant, dans cette logique d'ouverture et de dé-privatisation du monde, qu'on retrouve des collectifs de pédagogie sociale investis dans des partenariats solides avec l'école publique, dans des expériences de jardins partagés, de sécurité sociale alimentaire, de centres de santé communautaires, de festivals culturels hors-les-murs... Autant de pratiques des communs

qui relie, densifie les relations sociales, proposent d'échapper aux confinements dont a tant besoin le capitalisme. Ces communs du XXI^e siècle sont arrachés aux solitudes, aux précarités et aux logiques privatives et prédatrices, ils invitent à se soucier d'autrui et de notre monde.

Qu'en disent celles et ceux qui participent aux activités de pédagogie sociale, enfants, adolescent-es, parents et collectifs partenaires ?

Guillaume Sabin
Mars 2026

-

Auteur de
La Joie du Dehors. Essai de pédagogie sociale
(Libertalia, 2019)

et de
Dévier. Économie de l'émancipation & écologie des relations
(Libertalia, 2025)